

Le Galepin

- BLEU -

n°58 - 1^{er} décembre 2022



Objets de grande utilité (ph. Trassard)

n°58 – Objets de grande utilité...

Sommaire

Raphaël CABALE À TOUTE ÉPREUVE...	3
Jacqueline PAUT LES BULLES DE SAVON	5
Pierre ROSSET LE VIEIL OUTIL	6
Keltouma MOKHTARI EXPÉRIENCE	8
David BOWGOSSE SANS TITRE	11
Rémi LEHALLIER LA PETITE VALISE MARRON	13
Sylvie VAN PRAËT JUSTE... UN DÉ	15
Yssé COTINE LES AILES NOIRES DE LA COMTOISE	17
Régine PAQUET INUTILES?... QUOIQUE...	20
Michel LALET L'ÉPLUCHE-LÉGUMES DE MÉMÉ	22
Françoise DANIEL JEANNE ET SON CARROSSE	26

À TOUTE ÉPREUVE...



"Plus les moyens sont limités, plus l'expression est forte"

Pierre Soulagès

Aujourd'hui, quand ma main et mes yeux le rencontrent, je scrute attentivement l'objet pour retrouver une date de fabrication ou de mise en service qui devrait normalement être indiquée à sa surface. Une indication d'origine ou même un mot de dédicace. Un indice du lien intime originel avec son créateur ou son destinataire. Avant qu'il s'en crée un nouveau entre lui et moi; et que ce lien nouveau recouvre le précédent et se sédimente subrepticement dans ma mémoire.

Véritable marque-page du livre d'une vie – qui ramène le lectorat au feuillet où la lecture a été interrompue – cet objet, de grande utilité selon moi, n'indique toutefois ni la ligne ni le mot où la reprendre. Ici doit intervenir la connaissance intime que chaque lecteur avait acquise de l'intrigue. Ou l'intuition qui le conduit à en imaginer le déroulement.

Imaginez. On devine dans la pénombre le sombre spectre de six êtres – des ombres plus que des hommes – et le faible halo d'un éclairage de fortune ne parvient pas à tous les éclairer. Plus loin, au-dehors, l'aboi des chiens remplit à nouveau l'espace. Du haut du mirador, le rai du projecteur balaie déjà le bloc à intervalles réguliers. La pauvre chose qu'ils se passent avec lenteur a acquis, pour eux, un intérêt quasi-vital. De l'insurrection d'une centrale pénitentiaire du Lot-et- Garonne jusqu'à cette lointaine annexe industrielle bavaroise de Dachau, plusieurs militants ont pu rester ensemble. Parmi ces six ombres, des membres du parti clandestin et le kapo, un camarade. C'est lui qui a réussi à soustraire l'objet à chaque arrestation, à chaque geôlier, à chaque maton, à chaque garde-chiourme, à chaque SS-Totenkopfverbände. C'est ainsi que les six retrouvent l'unique parfum d'une vie ancienne mais aussi, chacun, la fragrance de vieux souvenirs personnels que les derniers mois ont jetés à des années-lumière de cet enfer. La chose un peu ternie qui passe pieusement de main en main suggère que tout cela existe bel et bien, et les attend pour renaître. Comme cette jeune femme et ces enfants...

Les Résistants fourbus raniment, avant le couvre-feu d'un soir de désespérance, la conviction que si la fraternité et la chance leur permettent de résister à la mort assez longtemps, ils assisteront à la germination d'un monde de dignité et de liberté humaines.

C'est en repensant à ces six-là que j'extraits de son carton un exemplaire de l'objet vieux de soixante-dix-sept ans.

Tout en haut de la surface ivoire de l'objet que je tiens, une écriture à la fois malhabile et élégante a tracé les mots: "À ma petite bien-aimée".

Au revers, le portrait en uniforme d'un jeune soldat, le regard intense, le visage éclairé du côté droit. La partie gauche du visage reste légèrement dans l'ombre, tandis que, sur l'épaule gauche et sous l'ombre portée de la tête, naît le cordon d'une fourragère qui vient reposer à hauteur de cœur, en

pleine lumière. Cette fourragère témoigne d'une distinction militaire décernée en mars 1945, à tout son régiment qui a libéré une partie de l'Alsace et franchi le Rhin. Est-ce l'expérience des combats urbains rapprochés qui empreint de tristesse la partie du visage laissée dans l'ombre? Dans quelques mois, la destinataire du portrait épousera le soldat démobilisé et conservera, sa vie durant, le cliché dans sa boîte à secrets. Cette brève dédicace au-dos de la photo préfigurera – jusque pour leurs arrière-petits-enfants – la longue histoire d'amour qui s'en sera suivie. Une union marquée par une tendresse si discrète qu'il aura fallu ce portrait et sa dédicace pour en faire discerner la profondeur dès les origines.

Aujourd'hui, publicité et technologie ont artificialisé l'Image, sans doute en la sophistiquant, mais surtout en dénaturant le lien intime qu'elle entretenait avec son détenteur. Beaucoup de nos contemporains, par souci de décoration manifestement, ont multiplié dans leur environnement la présence de séries de photographies parfois numériquement modifiées.

Ces avatars indifférents saturés de coloris flatteurs s'estomperont au fil des saisons, telles de fugaces floraisons dépourvues de fragrance.

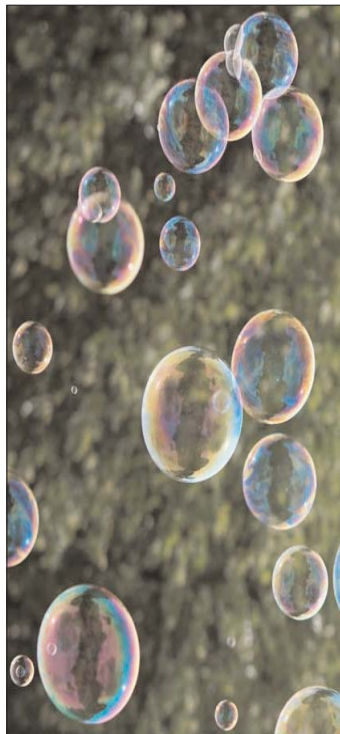
L'épreuve photographique de petit format en noir et blanc a apporté, en toutes circonstances, l'image forte d'un instantané mémorable, aux antipodes des océans de clichés submergeant nos accablantes néo-civilisations poseuses. Elle peut partout aisément se lire et se partager de façon directe, en suscitant – de par son intensité – un contact intime avec chacun de ses lecteurs. Nul besoin de projecteur, d'écran, d'ordinateur ni d'une quelconque clé électronique; et encore moins de mur d'exposition ou de panneau publicitaire. Juste l'essentiel...

Qu'importe la couleur du ciel et des lointains sur ce plateau du Midi; qu'importe la teinte brune de cette peau de mouton déjà presque passée de mode que tu portais cet hiver-là! Ce qui m'importe ce sont les reflets lumineux du soleil folâtrant dans tes cheveux mi-longs; c'est le velouté de ta peau mate et de ton regard clair posé sur moi.

L'image sculptée en noir, gris et blanc par l'acuité de la lumière sur différentes surfaces de la matière continuera longtemps à évoquer l'universelle épaisseur d'un instant de vie particulier. Et chaque génération à qui elle parviendra en constituera son propre récit.



LES BULLES DE SAVON



Dans ce flacon brillant qu'une mère attentive
Offrait à son gamin assis sur le perron,
Il se trouvait le ciel et la terre en esquive
Enfermés au milieu des bulles de savon.

Une lumière bleue irradiait la beauté
Des nuages épris d'invincibles espaces,
Quand l'enfant murmurait un souffle immaculé
Dans l'anneau mystérieux plein de rêves fugaces.

Loin des ennuis du monde, une douce insouciance
Conduisait en trophée un cortège de bulles
Dans l'azur transparent et leur fragile danse
Pour s'envoler là-haut, fières et minuscules.

Mais l'enfant, tout surpris de trouver le bonheur,
De ses doigts baladins, à décrocher l'étoile,
Se mettait à crever les sphères en couleur
Et riait aux éclats, emporté dans leur voile.



LE VIEIL OUTIL

C'était l'été. Libéré pour plusieurs semaines de mes responsabilités professionnelles, nous étions en famille en vacances chez mes beaux-parents, à la campagne vigneronne...

Dans la cour de leur maison il y avait un bâtiment, couvert de tuiles rondes en terre cuite, refuge des choses reléguées: vieilles chaises, vélo aux pneus dégonflés, ferraille de tous genres, nombreux objets divers... et une brouette en bois sans roue. Oisif, je flânais tôt le matin sans but précis dans les vignes. Mais ce jour-là il pleuvait. Ne me contentant plus d'apercevoir, j'entrai alors, par curiosité, et pour la première fois dans ce bâtiment ouvert à tous les vents et, à travers les toiles d'araignées et la poussière, y fis de belles découvertes.

J'ignorais jusqu'à ce moment-là son existence et j'étais loin de penser qu'il aurait pour moi, citadin, une utilité quelconque. Il était là, cet outil, dans une caisse parmi de vieux objets oubliés depuis des lustres. À côté, sur une planche très encombrée, oublié lui aussi et terni par l'âge, se trouvait un bel objet en laiton. Pourquoi était-il là? À quoi servait-il? Peut-être pour le vin, me dis-je. En fait, je n'en savais rien et j'étais incapable de lui donner un nom. Mais la beauté de sa forme conique, son gros écrou faisant le lien avec un raccord du même métal et les trous ronds sur sa surface suggéraient son importance et évoquaient pour moi, ancien ouvrier, le travail nécessaire pour le fabriquer. Je voyais tourner et entendais le bruit des machines, sentais l'odeur du métal échauffé par l'action en cours, suivais des yeux les traces fumantes des copeaux tombant tour à tour à terre. Un instant je redevais métallo travaillant à l'usine, mesurant, sciant, ébarbant, traçant, perçant et alésant l'acier de pièces destinées à d'énormes machines.

Un instant encore j'étais l'adolescent sur ma mobylette allant à l'usine ou en vacances. Nationales, routes de campagne, chemins de montagne. Odeur de l'essence et bruit de mon moteur... À cet instant, cheveux au vent, j'étais lancé à 50 km heure dans l'aventure... Un instant!... Un bel instant.

Il était donc bien là, l'outil que j'avais laissé tomber pour cet objet en laiton terni par l'âge mais que je trouvais très beau. Lui, n'avait pas connu les machines, mais le feu de la forge, la pince et le marteau du forgeron. Lui, ne brillait pas. Il avait la couleur de la rouille de l'objet très ancien qui en l'état semblait n'avoir jamais été utilisé. Cependant il avait d'abord attiré mon attention. J'avais déjà vu des objets ayant la même fonction que celui-ci. Mais ils n'avaient rien de comparable à cet outil-là, pour moi unique par sa forme, son élégance, ses courbures pensées et voulues par l'artisan forgeron. Unique par la qualité de son travail. À qui était-il destiné? Sans doute à un membre de ma belle famille. Mais pourquoi était-il là dans ce capharnaüm?...

Intéressé par cet objet, j'imaginai le forgeron concentré sur son œuvre, soucieux de la réaliser dans la règle de l'art, l'œil attentif à l'évolution de sa réalisation. J'entendais ses coups de marteau, justes, précis. Et je comprenais cet amour du travail bien fait. Artisan lui aussi, mais dans les métiers du bois, mon grand-père maternel aimait comme lui le travail bien fait. Je le revois encore, avec ses belles moustaches et ses cheveux blancs, penché sur son établi, finissant l'ajustement d'un tenon avec une mortaise, éléments d'une future fenêtre en chêne. Avait-il, ce forgeron, ces mêmes moustaches? Et les cheveux blancs? Peut-être était-il plus jeune... avec des moustaches, des grandes moustaches!... Mon grand-père paternel lui n'en avait pas. Enfin, elle était toute petite. Il était lui aussi artisan aimant le

travail bien fait. Bottier et cordonnier, il travaillait le cuir. J'ai hérité de lui la découpe de cuir noir d'une paire de chaussures en cours de fabrication. Mon grand-père étant décédé avant de les terminer elle attend toujours ses semelles dans l'armoire de ma chambre... À qui était-elle destinée? À un riche client? À mon père?...

Aujourd'hui, si l'objet en question existe et se vend toujours en jardinerie, au supermarché ou chez le quincaillier il n'a plus rien à voir avec celui de ce forgeron. Plus aucune élégance... Froideur industrielle et rationalité pensée pour une utilisation efficace.

Heureux de cette belle découverte j'avais ramené cet objet chez moi à mon retour de vacances. Il n'était pas tout seul. L'objet terni en laiton l'accompagnait...

Une seconde! Il m'avait fallu ce jour-là une seconde pour, dans un élan créatif, associer ces deux objets et imaginer en faire une lampe. Eh oui une lampe originale associant du fer et du laiton, les travaux de la terre et ceux du vin. La main de l'artisan fier de son travail et celle de l'ouvrier de l'industrie du début du XX^e siècle.

Cette lampe est en bonne place sur la table picarde de notre salle à manger... Avec le temps d'autres lampes ont suivi et éclairent les pièces de notre maison.

Recyclage lumineux d'outils d'artisans mis progressivement au rebut avec l'arrivée de l'industrie du monde moderne... Outils du temps passé des travaux des champs, de la ferme et de la vigne achetés en réderies hier et aujourd'hui introuvables... comme celui au cœur de mon propos: la binette, forgée d'une seule pièce par ce forgeron anonyme.

Pour l'un de ses anniversaires mon épouse voulait une lampe. Elle m'avait pour cela donné deux vieux outils également forgés: un fer de hachette et une fourche trouvés dans une brocante. Il m'a fallu, je dois le reconnaître, un certain temps pour concevoir la solution d'association technique de ces deux objets si différents mais évoquant les travaux de la ferme. Depuis, elle a sa place dans son atelier de couture.

C'est, avec une fourche à trois dents forgée elle aussi mais plus récente et moins belle (offerte par l'un de mes beaux-frères) et un tube en aluminium provenant d'un aspirateur hors d'usage que j'ai réalisé (dans l'attente de découvrir d'autres outils adéquats) ma dernière et neuvième lampe...

Sur mon établi une vieille fourche à quatre dents, marquées par l'usage, attend depuis déjà un certain temps. Elle attend l'étincelle créative qui viendra un de ces jours lui redonner vie.

Il m'a fallu longtemps pour réaliser la lampe actuellement sur ma table de nuit. J'avais l'outil, l'idée très précise, mais pas tous les éléments nécessaires à sa mise en œuvre. Un jour j'ai trouvé dans une benne devant une maison en travaux celui qui me manquait...

Créer demande pour moi, en plus de l'idée et de la chance quelquefois beaucoup de temps. Mais quand tout cela est réuni, j'ai la satisfaction de redonner vie à des objets du temps passé. Une manière de rendre hommage aux forgerons créateurs de ces beaux objets issus de leurs compétences acquises par l'expérience animée par le goût du travail bien fait.



EXPÉRIENCE



Sabrina était une brillante étudiante de vingt-trois ans qui avait toute la vie devant elle. C'était une très jolie fille, grande, fine et athlétique qui semblait posséder toutes les qualités du monde. De ces filles vous en connaissez sans doute une ou deux, qui ressemblent à des mannequins suédois et qui, non contentes d'être belles, sont en plus effrontément intelligentes. Elle était à la fois douée dans ses études, avait eu le bac à seize ans, était appréciée de tous et très épanouie. Elle faisait du sport aussi, parce qu'elle aimait ça et qu'elle aimait plaire mais aussi car cela lui permettait de supporter la pression qu'on leur mettait depuis plus de quatre ans en face de droit.

Mais une des particularités de Sabrina, c'est que c'était une étudiante connectée. Une jeune fille high tech pour ne pas dire une geek qui aimait tester tout ce qui sortait de nouveau sur le marché! Elle adorait et maîtrisait toutes les nouvelles technologies et essayait même de convertir tour à tour ses amis ainsi que tous les membres de sa famille. Nouvel ordi? nouvelle appli? De l'iPhone cent douze à la dernière Senseo qui faisait sensation et qu'il fallait absolument avoir, Sabrina était sur tous les fronts.

Elle avait dernièrement converti sa mamie Danielle à What's up et à Face time:

— C'est génial, Mamie, tu peux voir tous tes petits-enfants en même temps! Tu as Tweeter aussi et Facebook. Je t'apprendrai si tu veux.

— Oh tu sais, ma petite Sabrina, une vieille dame comme moi aime bien des chaussettes chaudes, une bonne soupe et sa famille autour d'elle, toutes ces technologies, ça ne remplace pas les vraies choses, les vrais baisers, les vraies conversations ou les vrais câlins. Et puis tu sais, les gens de ma génération on aime surtout le côté pratique des choses. Une bonne couverture et nous sommes heureux.

C'est vrai quand on y pense, qu'est-ce qui fait la nécessité d'un objet au juste?

Le nombre de fois que nous l'utilisons?

Je ne pense pas non, Sabrina par exemple utilisait tous les jours son fer à lisser mais ce n'était ni un besoin ni une nécessité et encore moins un objet vital. D'ailleurs, tout le monde lui disait que ses longs cheveux bruns et bouclés au naturel étaient bien plus beaux. Elle et ses boucles magnifiques n'en avaient nul besoin, c'était tout le contraire même, cela lui abimait irrémédiablement les cheveux.

Autre exemple, ma voiture. Je ne l'utilise qu'une fois par mois pour faire mes grosses courses et pourtant elle m'est absolument indispensable car je ne pourrais pas porter toutes mes commissions et faire les trajets jusqu'à mes deux supermarchés préférés à pied ou en bus. Ce n'est donc pas la fréquence qui peut déterminer la nécessité relative ou absolue d'un objet, voyez-vous.

Et puis ce magnifique vase fleuri en porcelaine anglaise qui trône fièrement dans mon entrée et que j'ai eu à Maisons du monde le mois dernier. On ne peut vraiment pas dire qu'il ait une utilité vitale et pourtant je vous assure qu'il m'est utile et qu'il me rend service. Quand je rentre éreintée le soir du travail et que je le vois, ce joli vase, il me plaît encore plus qu'au magasin, il me fait du bien au moral, il me fait même sourire parfois. Il me rappelle que je travaille aussi pour me faire plaisir et pas uniquement pour payer les factures. Donc il a une utilité capitale à mes yeux.

Ce serait donc d'une personne à une autre que l'utilité des objets change ou serait-ce dû tout bêtement à l'âge?

Il semblerait que oui un ado vous dira que sa PlayStation lui est nécessaire, qu'elle est même absolument indispensable à sa vie, qu'il pourrait bien avoir des idées noires si on la lui retirait c'est vous dire. De la même façon, la mamie de Sabrina, elle, avait bien plus besoin d'une paire de chaussettes chaudes en laine pour soulager son arthrose que sa petite-fille qui, elle, pouvait aisément se contenter de simples chaussons et même se payer le luxe de marcher pieds nus été comme hiver.

Serait-ce la situation qui ferait l'utilité de l'objet?

Je m'explique:

Si d'aventure je me coupais le doigt en épluchant des légumes un soir, en préparant le repas, je serais bien contente d'avoir un pansement sous le coude, c'est donc utile, voire indispensable, un pansement. D'ailleurs, tout le monde à une boîte à pharmacie et des pansements au cas où. Voilà bien la preuve s'il en faut qu'une boîte de pansements, c'est indispensable! Seulement moi, voyez-vous, chers lecteurs, ma jolie boîte de pansements et ma boîte à pharmacie complète, cela fait bien cinq ans que je ne les ai pas ouvertes, alors est-ce à dire que je n'en ai pas besoin?

Sabrina, elle, partait du principe que tout objet nouveau était parfaitement utile et devait de ce fait immédiatement chasser le précédent, qu'il s'agisse d'un presse-agrume ou d'un ordi il fallait se mettre à la page, vivre avec son temps et se moderniser sous peine de se faire complètement dépasser! Tous les objets qu'elle avait étaient dernier cri. Sa voiture électrique avec assistance de recul était même capable de se garer toute seule! Absolument nécessaire, indispensable cette voiture, je vous le dis. Et puis que demande le peuple? On rentre chez soi on frappe une fois dans ses mains, tout s'allume, deux fois et tout s'éteint!

Vive la technologie et vive 2028! De tout ce qu'elle possédait, Sabrina vantait les mérites de sa voiture et de son meilleur ami par excellence: son cher téléphone portable. Elle pouvait répondre aux mails, appeler ses amis et sa famille, prendre des notes, échanger avec tous ses enseignants et avancer à tout moment sur son master. Elle pouvait se tenir au courant niveau actualités, mettre des alarmes pour son réveil et ses nombreux rendez-vous, consolider ses connaissances sur le code civil. Non, non, il n'y a pas à dire ce portable lui rendait mille et un services, elle serait littéralement perdue sans. S'il ne fallait en garder qu'un, s'il avait fallu aller sur une île déserte, c'est sans hésiter son indispensable iPhone qu'elle aurait pris.

Et puis ce téléphone, en plus d'être design et performant, avait une autonomie de six jours, c'est fou non six jours et six nuits, magnifique! Ça c'était pratique, essentiel, absolument indispensable pour une étudiante qui avait des journées et des nuits bien chargées!

Un jour sa mamie lui avait offert une belle écharpe qu'elle avait elle-même tricotée et une lampe de poche aussi et cela avait bien fait sourire Sabrina qui avait une lampe intégrée à son téléphone d'ailleurs.

— Mets-les dans ton sac, veux-tu? C'est toujours utile une lampe de poche et une écharpe en laine, ma chérie.

— Merci mamie.

Un soir d'hiver alors qu'elle rentrait en voiture de la faculté de droit, Sabrina tomba en panne à

environ six kilomètres de chez elle. Pas de bol, un pneu crevé et elle ne saurait pas le réparer seule. Il pleuvait par-dessus le marché! Elle décida donc d'appeler son père qui serait là rapidement à coup sûr. Mais malheureusement pour elle, son beau portable dernier cri ne cessait d'afficher le même message en lettres majuscules : PAS DE RÉSEAU.

— Super, il ne manquait plus que ça, ma voiture électrique est chargée mais je ne sais pas changer la roue! pensa-t-elle.

Bon, pas de panique, ma grande, quelqu'un allait bien finir par passer dans quelques minutes.

La sportive qu'elle était aurait pu marcher six kilomètres sans problèmes mais certainement pas en talons et sous cette pluie battante qui, comme un fait exprès, ne semblait pas vouloir faiblir. Elle se dit qu'elle allait marcher un peu pour que son téléphone puisse capter un réseau. Elle sortit donc et marcha un peu mais toujours rien. Et au moment où elle se dit qu'elle s'était éloignée un peu trop de sa voiture, des jeunes qui passaient en moto s'arrêtèrent. Elle pensa qu'un des deux motards pourraient l'aider mais elle n'eut pas le temps de revenir vers eux.

Pourquoi? Ils venaient de lui voler sa jolie voiture sous ses yeux ! Elle roulait difficilement avec le pneu crevé mais ils repartirent avec, laissant là notre pauvre Sabrina en plein milieu d'un champ. Elle avait son sac sur elle mais il ne fut pas d'une grande aide. Il y avait ses écouteurs, ses chargeurs divers mais au milieu des champs cela ne servait pas à grand-chose et elle ne se repérait pas, il faisait nuit noire à présent. La lampe de son portable l'avait aidée mais soudain plus rien : BATTERIE INSUFFISANTE, et le téléphone comme sa voiture rendit l'âme. C'était le comble. Elle avait froid et ne savait ni que faire ni où aller. Elle n'était pas fille à se décourager mais le vol de sa voiture combiné au portable à plat, son moral en prit un coup. Son petit ami, son père et sa mamie s'inquiéteraient et tenteraient de l'appeler mais en vain... Maudit portable! En même temps cet objet avait tenu sa promesse: il tenait six jours, depuis lundi elle s'en servait non-stop, et on était samedi cela faisait donc bien six jours.

Elle ouvrit machinalement son sac et farfouilla dedans. Elle y trouva l'écharpe tricotée par sa grand-mère, la mit autour du coup et, en plus de lui tenir chaud, cela la réconforta vraiment. Puis Sabrina se souvint de la lampe de poche de sa grand-mère et la trouva. Guidée par cette petite lumière providentielle, pas high tech du tout certes, mais bien constante et bien utile, elle fila vers l'arbre le plus proche. Et grâce à ses cours de scout et à la mousse des arbres elle réussit à retrouver et le nord et la route.

Elle marcha au bord et une voiture s'arrêta enfin.

C'était son père:

— Je ne t'ai pas vue à l'aller, Sabrina, ça va? Que s'est-il passé? Tu es trempée et tu trembles de froid.

— C'est une longue histoire, papa, ça va aller. Technologie de merde, mon portable n'a plus de batterie et on m'a volé ma voiture.

— C'est mon écharpe que tu portes? dit une petite voix qui venait de derrière.

— Oui, mamie, tu avais bien raison, une lampe et une écharpe, ça peut toujours servir.

Car voyez-vous, jeunes gens, tous vos téléphones high tech et tous vos jolis gadgets sont bien beaux mais, aussi utiles soient-ils, ils ne remplaceront jamais quelque chose dont tout le monde a absolument, a cruellement besoin: l'expérience.



SANS TITRE



"Écrire, c'est flotter dans le vide."

Rosa Montero. *La folle du logis.*

VIDE : adj. Qui ne contient rien de concret.

VIDE : subs. Espace clos dépourvu de matière.

Qu'il fait bon dans l'allée sinueuse et tamisée de ce parc enchanté par le clair soleil d'automne!

La pluie dorée des feuilles sur le gazon après le vent de la nuit passée évoque un doux abandon. C'est aussi la saison des photographes qui rivalisent d'imagination sur de multiples thématiques offertes à la vue du public au moyen de larges panneaux porteurs d'œuvres. À gauche, sur ces supports, des territoires subtilement colorés contiennent chacun un personnage humain dans des limites géométriques: cercle, triangle, carré, losange...

À droite, un banc. Un banc propre, mais moins accueillant depuis qu'on a constaté la présence de l'objet. Un objet offert sans doute, mais vide d'offrandes. Un papier de soie à l'intérieur suggérait des douceurs chocolatées, des pâtes de fruit ou des marrons glacés... Le passant intrigué se penche, et déchiffre, sur le carton, la marque et le logo de la paire de chaussures qui en a été précédemment extraite. Ne faut-il pas discerner là un écho artistique aux photographies de gauche, un personnage ayant bondi, ses pieds chaussés de neuf, hors du parallépipède rectangle formé par le fond du coffret?

Car dans ce lieu habité par l'Art, conjecturer que le porteur de la boîte ait seulement eu pour dessein de se chausser d'une paire neuve, en négligeant le sort de son emballage, n'a guère de sens. Ou bien les souliers neufs remplaçaient avantagement l'ancienne paire devenue immettable, et leur emballage devenait un pur encombrement dont on se défaisait en même temps que des souliers superflus. Ou bien on emportait le coffret soit pour procéder à un échange immédiat avec le commerçant, soit pour y transporter l'ancienne paire encore mettable.

Bien sûr, en se laissant porter par son imagination, on pourrait concevoir une scène à deux personnages assis sur le banc, chacun d'un côté du carton à chaussures. L'ancienne paire du premier étant finalement chaussée par le second dont il faudrait néanmoins admettre qu'il attendait pieds nus sur le banc. Quel roman pour expliquer laborieusement qu'aucun des deux ne se serait plus senti responsable désormais du sort de la boîte importune!

Voilà pourquoi il paraît plus raisonnable de discerner dans le dépôt insolite de cet objet au centre du banc, non seulement la volonté d'intriguer le public, mais aussi – pourquoi pas – l'intention de communiquer au moins symboliquement.

Mais, objectera-t-on, quelle preuve avons-nous que le carton contenait encore des souliers lorsqu'une main inconnue, et peut-être anonyme, l'a déposée au milieu de ce banc? Ce qui revient à s'interroger sur la nature du vide contenu par la cavité de la boîte...

À quoi ce carton à chaussures aurait-il donc pu être utilisé en l'absence de chaussures? À contenir

de la nourriture? Des reliefs se seraient alors trouvés disséminés sur le banc et autour; de plus, les vendeurs de repas à emporter délivrent eux-mêmes leurs coquilles en polystyrène expansé, qu'il est d'usage d'abandonner au minimum à quelques centimètres de la corbeille à déchets la plus proche. Or, à une trentaine de mètres de chaque côté du banc, l'allée conduit à une corbeille à déchets. Et aucune ne contient de semelle usagée, d'emballage alimentaire, ni de vestiges de repas.

Dans la famille, nous rangions nos photographies, voire de la correspondance ancienne dans ces boîtes cartonnées; mais je ne me vois pas venir regarder des paquets de photos ou des liasses de lettres sur ce banc; et encore moins repartir en oubliant le carton qui aurait servi à les transporter...

Le même raisonnement me semble valoir également pour les jouets un peu ternis, témoins de notre enfance qu'on aurait déposés dans ce type de coffret, faute d'avoir eu le cœur de s'en séparer.

Dès lors tenter de répondre à la question de la nature du vide considéré – tout en n'étant pas vide de sens – nous rapproche dangereusement du vide.

Tout ce qu'on peut affirmer, c'est que la boîte avait été placée sur le banc dans la position la mieux appropriée à son ouverture commode, le basculement du couvercle en arrière n'étant pas, de cette façon, contrarié par le dossier du siège.

Le plus pesant pour moi (et pour vous qui avez entamé la lecture de ce calepin dédié aux objets de grande utilité) ne serait-il pas, au fond, de se perdre en conjectures vaines à propos d'un objet fonctionnel devenu inutile?

Qui, pourtant n'a jamais – encore enfant – transformé (au moyen d'un ruban de papier collant, d'une aiguille, d'un cutter et d'un rectangle de papier calque) un carton à chaussures vide en une magique "chambre noire"?

Toujours est-il que le passant hésite à présent à s'asseoir sur ce banc comme si le siège se trouvait en quelque sorte " marqué " par l'objet ouvert en son milieu, comme s'il s'agissait du signe manifeste d'une appropriation anonyme un peu abusive. D'autant plus anonyme qu'il est impossible de déterminer si son coltineur était un droitier marchant en direction du sud, ou un gaucher se déplaçant en sens inverse; et dans le cas de ce carton métamorphosé par notre regard, une mise en rapport avec le flux dominant des déchets qui s'effectue largement du Nord de la planète vers le Sud revêt une chance infiniment mince de se révéler pertinente.

On peut espérer qu'une telle performance artistique, même énigmatique et éphémère, pourra tout de même délivrer le message de sa présence aux promeneurs.

Il reste néanmoins probable que ce carton recyclable finira par être recueilli par un agent municipal et acheminé vers une proche déchetterie.

M'éloignant tout pensif dans la fraîcheur de cette allée automnale, je songe à l'objet abandonné à qui un simple regard pourrait redonner une âme minimale, mais qui, délaissé à peine qu'entrouvert, *"aura vécu ce que vivent les roses..."* Comme écrivit Malherbe qui ne tournait pas autour du pot.



LA PETITE VALISE MARRON



Elle s'était assise à côté de moi. Il y avait pourtant d'autres places dans l'autocar mais elle avait choisi celle-ci, juste à côté de moi, sur la banquette du fond. Quand le car s'était mis en branle, elle avait agité un peu son mouchoir, dehors une femme faisait de petits signes de la main, sur son manteau noir il y avait une tache jaune.

Quand elle croisa mon regard, elle sourit timidement. Elle était pâle. Il faisait beau, comme il fait toujours au début des vacances. Je parlais chez ma tante, à la campagne, à côté d'Orléans, papa m'avait écrit le nom sur un petit papier. Elle avait posé son gilet et croisé les mains sur sa robe. Elle avait une petite valise marron à ses pieds. Elle ferma les yeux et alors je pus la regarder. Dix ans comme moi mais pas de boucles blondes chez elle: cheveux longs foncés, longue natte tombant dans le dos. Ses lèvres étaient très fines et longues. Elle était jolie.

Quand elle m'entendit croquer un petit beurre, elle rouvrit les yeux. Je lui en tendis un, elle sourit et le prit. "Moi, c'est Pierre." Elle eut un battement de cils, elle hésita une seconde avant de lâcher "Jacqueline... enfin..." et elle

se tut. Elle me dévisageait de ses grands yeux noirs. Elle était jolie.

L'autocar traversait la campagne, c'était les moissons. Les gens s'affairaient par grappes. La ligne des faucheurs progressait lentement tandis que, derrière eux, on chargeait les charrettes. Le soleil ne tapait pas encore au plus fort mais c'était parti pour être une belle journée. J'avais mis mes affaires dans le filet, avec la canne à pêche parce que mon oncle avait une petite barque. Avec mon cousin, on prendrait les bécanes et on irait à l'étang. Je lui aurais bien raconté tout ça mais je ne savais pas comment commencer. Alors on est restés sans rien dire, à grignoter le paquet de petits beurrés.

À un moment donné, le car a ralenti et le chauffeur a dit: "Ah, il y a un contrôle!" Jacqueline a frissonné comme si un petit vent frais s'était engouffré mais la vitre était fermée. Le car s'est arrêté dans un couinement de freins. Un homme est monté, suivi de deux soldats. Ils avaient leur fusil à la main. "Ausweis papiere!" Ils ont remonté l'allée.

Jacqueline a poussé du pied sa valise vers moi sans rien dire. Elle m'a jeté un regard, on aurait dit qu'elle voulait me dire quelque chose mais elle n'a rien dit. J'ai senti qu'elle glissait quelque chose dans mon dos. Après, tout est allé très vite. Le type a regardé ses papiers, il l'a prise par la main, ils ont remonté l'allée et ils sont descendus du car. Elle ne s'est pas retournée.

Le chauffeur a remis en route. En passant, j'ai vu qu'elle montait dans une voiture noire. Plein de questions se bousculaient dans ma tête, et pas de réponse.

J'ai gardé la valise, la petite valise marron. Les femmes avec qui j'ai vécu toutes ces années m'ont demandé ce que c'était, cette valise. J'ai toujours souri en répondant "Je l'ai trouvée dans un car". Si elles l'avaient ouverte, elles auraient trouvé, au-dessus du linge de petite fille bien rangé, un bout de papier. Bien sûr, à force, le crayon s'efface mais, en prêtant attention, on peut toujours déchiffrer "Sarah Bronstein".



JUSTE... UN DÉ



Il ne sait ni coudre ni recoudre alors pourquoi a-t-il fourré son nez dans cette vieille boîte à bonbons?

Bobines de fil, aiguilles agressives, ruban de triste couleur, fils de laine rouges et verts et tout au fond une réminiscence d'enfance un parfum lavande et poudre de riz un appartement au parquet toujours ciré la lumière filtré par les platanes géants d'une avenue... un dé à coudre.

Son doigt boudiné et tordu ne rentre plus dedans.

Inclinée sur sa machine à coudre, ses boucles d'oreilles tremblant aux coups de pédales qu'elle donnait, elle remontait inlassablement ses lunettes sur son nez. Ses cheveux presque bleus doucement bouclés frémissaient du même mouvement.

À ses pieds un enfant en culotte courte avait enfilé au bout de son doigt le dé à coudre en métal argenté, piqueté sur le pourtour. Il cognait le sol du doigt ainsi ganté et murmurait une comptine ou un chant. Sur le parquet bistre il avait étalé des marrons et des cailloux. Elle les lui rapportait après chacune de ses rares promenades. Elle posait alors un sac qui embaumait la terre dans la cuisine et sortait de ses poches de manteau les trésors qu'il recevait mains tendus sans un mot. Hormis le ronronnement en staccato de la machine à coudre et celui de ces coups frappés du bout du doigt aucun mot n'était échangé, aucun son ne traversait la pièce. On avait caché la TSF dans un placard.

Il lui semble que le dé est encore chaud de l'empreinte de son doigt. Quand elle le lui tendait il recevait comme un sourire cette offrande.

Mais le plus souvent, elle s'asseyait devant l'une des fenêtres du salon. Elle piquait le tissu, poussait l'aiguille du dé planté dans l'annulaire et la reprenait entre le pouce et l'index. Elle pouvait répéter ce geste des milliers de fois sans hésiter, sans lever les yeux. Il la fixait mais elle ne semblait pas sentir ce regard posé sur elle. Parfois, après avoir entortillé le fil au bout de son doigt elle en faisait un nœud bien serré. Puis elle sortait une langue rose de chatte et léchait le bout d'un nouveau fil qu'elle glissait dans le chas de l'aiguille qu'elle avait piqué dans le tissu. Cette chorégraphie des doigts et de la bouche le fascinait, l'excitait même. Il se disait qu'il aurait pu refaire ces mêmes gestes les yeux fermés mais jamais il n'osa lui demander le moindre outil pour s'y entraîner.

Cette femme petite, toujours maquillée et apprêtée ne lui servait aucun regard, aucun sourire, juste une soupe épaisse le soir.

Un jour qu'il regardait par la fenêtre il vit passer des drôles d'engins très lourds qui faisaient vibrer les murs et les vitres. Il savait qu'il ne devait pas crier, ni pleurer, ni faire de ces bruits que les enfants aiment pousser pour dire la joie, la peur et la colère. Ces cris qu'il entendait au-dessus et même en dessous. La maison semblait remplie de ces effarements et ces vagissements. Il croyait à coup sûr qu'ils auraient pu remplir ses journées de jeux et de disputes.

Mais on lui avait dit, il ne savait plus qui, Ne pas parler, ne pas se montrer, attendre! Cela avait été dit de manière si effrayante qu'il avait obéi.

Alors pour la première fois elle se leva aussi preste qu'un chat et le tira à le faire tomber sur le parquet. Le doigt sur la bouche et les yeux affolés elle souffla juste "Chuuuut!" Elle ne l'aida pas à se relever et il resta assis un peu honteux mais la colère le tint jusqu'au soir. Pourtant sa main l'avait saisi avec un tremblement et son parfum de lavande et de poudre de riz s'était répandu dans la pièce en grand souffle de frayeur.

Il tourne et retourne le dé entre ses doigts gourds. Il se souvient des gestes, des mains habiles, de la langue de cette femme émouvante et terrible qui ne lui accordait aucun signe. Ses doigts, ses yeux, sa bouche, ses caresses sur le tissu qu'elle défroissait, ses regards attentifs au moindre pli, au plus petit fil. Rien ne lui était adressé.

Quand la nuit accueillit ses cauchemars il se leva et ses chaussures à la main il ouvrit la porte de sa chambre. Le couloir lui parut interminable. De ces tunnels dont on ne sort qu'au réveil un peu suant et tremblant. Les grincements de chaque lame de parquet cinglaient la nuit. Il tourna la poignée de la porte d'entrée qui résista. Le son qu'elle rendit le retint et les mots redoutables qu'une voix de femme et d'homme mêlés lui avait assénés remontèrent aussi aigres qu'une envie de vomir.

Il se sentit pris au piège. Cette femme, cette sorcière gracieuse que lui voulait-elle? Et ce silence, pourquoi?

Et puis, des pas derrière lui, des mains sur ses épaules qui le poussent vers la chambre qu'il venait à peine de quitter et toujours sur ses lèvres à elle ce "Chuuuut!" insupportable.

Elle le borda mécaniquement, avec la même application qu'elle mettait à effacer les plis d'une robe ou d'une veste et éteignit la lumière. Cette nuit-là il pleura la tête enfoncée dans l'oreiller.

Le lendemain il vit sur son visage, quelque chose d'humide comme une larme ou une perle de sueur. Elle revenait d'une de ses promenades mais son cabas était vide. Aucune odeur de terre de légumes ou de vent. Il reçut son regard comme une gifle. Pourtant ses yeux étaient plus pâles, remplis d'une crainte qui le fit frissonner.

Le soir elle ne lui mit pas son pyjama. Elle l'habilla comme un dimanche d'avant.

Quand la porte s'ouvrit sur une gabardine elle lui tendit le dé à coudre.



LES AILES NOIRES DE LA COMTOISE



- N'y songe même pas!

Elle claque la porte. S'ensuivent les jappements de Cabosse, notre chien, qui m'emporte dans sa colère animale. Quelque chose de belliqueux entrave ma quiétude. Une armée conquiert mon esprit. Je suis victime d'un envoûtement cérébral: la sensation d'une apoplexie foudroyante. Je ne veux pas accuser les humeurs massacrantes de ma fille, mais tout de même! Je me demande ce que j'ai raté. Mon frère taillant la route avec ma femme? Revient sans cesse dans ma tête la persistante vision: mon chemin piétiné par des pas étrangers, ma route violée. Le cauchemar n'est jamais loin. Épris de la même femme.

Construire un rempart autour de la trahison. Garder les mâchoires serrées. Se concentrer sur l'éducation de Pauline. Tempérer ses acrimonies: elle a en elle une horloge à pendule survolté et je m'accroche au balancier, confusément

brinquebalé. Se cramponner. Le soir, tirer les rideaux. Le matin, ouvrir les volets. Réserver une part au hasard. Prévoir un peu d'imprévu. Rêver de petits bateaux sans jamais naviguer trop loin. Moderato, toujours.

Ma fille, tu as bientôt dix-sept ans. Et quelquefois, si je plie tes ailes, c'est pour te protéger. Les passants jalourent les grandes envergures. Tu ne me dis pas à quelle heure tu rentres. Ça dépend de l'endroit où tu vas, affirmes-tu. Je suis remonté, hypnotisé par ma vieille Rolex, pénétré de sa force motrice qui oscille doucement lors des mouvements du poignet gauche, où je la porte depuis un long moment.

Intoxiqué par des films d'horreur qui défilent dans mon esprit, je t'imagines morte et ressuscitée. Je me surprends à appeler le dix-sept. "Raccroche!", m'entends-tu supplier à moi-même. Avoir l'air stupide auprès de l'agent de police devient monnaie courante. Cabosse, personne ne lui rogne les ailes: sereinement couché à mes pieds, il mastique son nonos.

Tu me reproches de ne pas t'avoir appris à jouer au billard, de n'avoir su couper ta frange. Je serai puni, je paierai de tout mon corps les fautes des quantités de choses dont tu m'accuses. Je bois, appuyé à la fenêtre. Du noir, broyé. Du gris, délayé à l'eau de vie. Ivresse d'une fresque réaliste, couché, presque mortellement. Mes yeux roulent avec rapidité dans leurs orbites. Ils sont laids, révoltés vers le ciel, leurs sourcils cassés. Le blanc s'animalise, noircit, se tache de cambouis. Mes lèvres ont l'air de deux blessures en train de saigner. Je me métamorphose au milieu d'un tas de chiffons, pieds nus. Je fourmille de toutes parts. Je me liquéfie. Il est déjà trois heures du matin, bon dieu! Ton absence pèse des tonnes dans les entrailles de mon corps. De vieilles chaussettes traînent sur le divan. Je préfère être pieds nus. Et offrir aux regards mes cicatrices, celles qui ont dressé ma vie, avec ses paillettes et ses haillons.

Combien de fois, muet, ai-je vécu dans les tourments d'une impuissante énergie? Ma parole est insignifiante, mon silence, stupide. Demande un avoir aux phrases convenues, un peu de sagesse



pour ton anniversaire. Tu es partie mal peignée. J'entends encore ton dernier pas dans l'escalier, et ton N'y songe même pas! Je me souviens des mots gardés en nous: de cruelles brûlures.

Je m'endors, satisfait, en somme, de quitter le malaise qui me ronge depuis ton départ. Et malgré tout, je rêve... De la fin des guerres, de celles qu'on évitera, judicieusement. Les militaires chassent la poussière de leur treillis. Plus de mille colonnes, mille édifices, mille logements sont à reconstruire.

La sonnerie de la comtoise me réveille. J'ignore tout de son mécanisme. Je me sauve du divan où je me suis endormi et regagne ma chambre, avec l'espoir de retomber sur l'élégance de mes rêves. Je me donne corps et âme aux soldats désarmés de mes fantasmes. Dans les larmes et le chagrin, je préfère la mort à la vie cauchemardesque de la guérilla.

Je passe la nuit à prêter l'oreille aux moindres bruits solidiens. Je plane. Pas besoin de mise en scène. Éviter le cercle, la boucle. Monter à l'échelle sans tarder, sans utiliser la main. Être occupé à grimper.

Et peut-être descendre en moi.

"Descends, oui, descends en toi, vers cet immense rayonnement de besoins sans grandeurs. Il le faut. Après tu pourras, tu devras remonter."

Henri Michaux

Je m'effondre, chute, décline, m'assomme, déchois, bute... Tombé du lit. Affalé sur le flanc. Vlouff! Galérien de la vie? Me briser le crâne pour que fuie cette bête noire qui m'habite. Je me frappe le front. "Je suis fou!", m'écrié-je. Je veux pénétrer dans un sommeil éternel et que cesse ce bourrèlement que je m'inflige.

Je me relève comme le phénix renaît de ses cendres; un pouvoir commun, ma force instinctive et la sienne, mythique. Oiseaux de feu parés de plumes rougeoyantes. Un je-ne-sais-quoi bourdonne au-dessus de moi. Je déteste cela, ce bruit sourd et continu! Je m'aperçois très vite qu'il s'agit de mouches. Non mais, des mouches de nuit en novembre! Il est temps d'agir. Confectionner un piège à mouches. Mettre de la levure de boulanger, (appât qui les attire), au fond d'une bouteille en plastique coupée en deux.



Les mouches ne chantent pas à gorge déployée. Certaines restent en vie. Dans tes premiers dessins d'enfant, tu ne crayonnais pas les ailes des insectes ptérygotes mais tu en croquais de terriblement monumentales, aux vaches et à Cabosse qui n'était encore qu'un chiot. La lumière du jour m'enlace. Je devine: la nuit a pris fin. Je n'aime pas ouvrir les volets. Ce matin, par-dessus tout. Les aiguilles de la comtoise ne tournent plus. Je me sens vertigineux.

J'y songe. À cette pluie de plumes depuis que tu n'es plus qu'une fleur arrachée de mon cœur. Ton N'y songe même pas! résonne beaucoup plus loin, quelque part où j'ai froid, quelque part où je ne bouge pas. Une forêt surpeuplée de petits monsieurs seuls, comme

moi. J'invente la sonnerie de la comtoise.

Noyer les démons.

Je m'en irai, à l'heure précise, à cet instant précis, au ralenti. Je m'en irai au moment voulu, alors que j'aurai envisagé tous les scénarios. À l'image arrêtée sur toi. À la mort des mouches piégées. À l'âge de la perpétuation. Je pleure, tout simplement. On dirait un bobard. Je crains de m'en aller à ta recherche. Quelle connerie.

L'agitation me fauche. Je suis comme ces mouches qui percent la lumière. Je vais d'un point à un autre avec le souvenir de ton rire. J'ai envie de t'étreindre à pleins bras et de te coller mille baisers. Mon cœur bat encore, par je ne sais quel miracle. J'ai faim. Élucubrations. Mon estomac feint les gargouillements. Un bifteck saignant baigne dans mon cerveau. J'ai le crâne qui chauffe. Pauline, sors

de ta grotte! Assez joué à cache-cache! Suffit! J'accepte ma défaite. Promis.

Je remonte la comtoise. Elle carillonne une fois, deux fois: quatorze heures. Cabosse réclame ses croquettes Carnilove agneau et sanglier sauvage. Mais il ne reste que des Royal Canin. La queue entre les pattes, il regagne sa niche. Le téléphone fixe me surprend. Je tressaille.

- Monsieur Raymond? Directeur du CHU...

Tu as fait une overdose.

Implacable.

J'étais à cent lieues de penser que tu touchais à cette merde.



INUTILES?... QUOIQUE...

Vieux réveils
au cadran rond
œil du temps
aux chiffres bien formés
lisibles même en hâte
vieux réveils
au cœur éteint
à l'arrêt
sur une heure
toujours fidèle à elle-même
je vous aime
cabossés
en perte de vue
titulaires d'une histoire
de moi à jamais inconnue



Bibelots
pour poubelle ou décharge
glanés
dans l'eau la terre et le sable
rescapés d'un naufrage
de moi à jamais inconnu
je vous aime
amputés
écorchés
labourés par les éléments
perdus
oubliés

Cheval de plastique blanc
à la patte manquante
tu ne boites plus au creux de ma main
petite voiture de collection
aux couleurs ternies
au toit écrasé
volonté ou accident
tu n'as pas besoin de rouler
au creux de ma main





nounours nain
et borgne
à la tête vacillante
sur son axe de fer
tu ne trembles plus
au creux de ma main

Et toi que j'ai sauvé
de mon peu de reconnaissance
à ton égard
toi que j'ai extirpé du carton
rangé loin de ma vue
toi que j'ai nettoyé
pour révéler sous ta noirceur la brillance de ton argent
toi qui as repris le chemin de ton usage
mon rond de serviette
cadeau de mon enfance
tu tiens aussi au creux de ma main
quand je te glisse
avant après chaque repas
autour de mon carré de tissu de la semaine
dans ton dos
tu portes mon prénom
et sur ta face
sont gravés
le lièvre trop sûr de lui
de La Fontaine
dépassé
à l'arrivée
par la discrète tortue

Scène animalière
où je me reconnais
moi dont les éclairs gestuels
n'éclairent parfois
que mon échec
à bien viser



L'ÉPLUCHE-LÉGUMES DE MÉMÉ



Son manche est recourbé. Il est formé d'une lame en aluminium, ployée en forme de U et ressemble à un lance-pierre. Les deux bras de la fourche sont maintenus entre eux par un pontet cylindrique et enfin, ils sont reliés en leur extrémité par une double lame d'acier, fixée de part et d'autre dans deux alvéoles percées dans chacun des deux bras de la fourche. Cette fixation permet aux lames d'osciller et ainsi épousent-elles les contours des fruits ou des légumes que l'on veut éplucher. C'est bien plus pratique que les économes, curieusement populaires sans doute en raison même de leur nom, mais qui sont bien trop raides et requièrent une grande force pour les maintenir plaqués sur la carotte ou la pomme de terre que l'on veut éplucher. On voudrait croire que l'économe est d'un usage simple et évident, mais il n'est pas aussi aimable que l'épluche-légumes en forme de U. Cette forme et ce système parfaits sont reproduits ou copiés sans discontinuer depuis des décennies à partir des modèles anciens. On a même vu certains de ces objets munis de lames à la mode, faites de porcelaine. Je vous le dis tout net : c'est de la gnognotte ! De la daube. Ça ne fonctionne pas. N'achetez pas un tel modèle car c'est une perte d'argent garantie !

Ma grand-mère possédait deux de ces épluche-légumes anciens à lame mobile. Je n'avais la connaissance que d'un seul en réalité. L'autre était certainement enfoui dans les replis des vastes placards où elle entreposait bocaux et ustensiles de cuisine de toute espèce. Ce second ustensile a fait pour moi son apparition lorsqu'après le décès de ma grand-mère, il a fallu vider sa maison. Nous n'étions que deux héritiers : ma tante et moi-même. J'étais orphelin depuis l'âge de mes sept ans, quand ma mère eut l'idée saugrenue de tenter de nager dans la rivière glacée après avoir rempli ses poches de grosses pierres. Mon père, quant à lui, faisait partie d'une histoire qui, selon les femmes de la famille, n'avait jamais existé. Ma tante était bien sûr l'autre fille de Mémé. J'étais si triste lorsqu'il a fallu déménager la maison de Mémé que je n'ai pas résisté à une nouvelle provocation dont j'étais coutumier à cette époque. J'ai dit à ma tante : "Je ne veux rien. Juste l'épluche-légumes !" Elle m'a regardé comme si j'étais fou et puis, petit à petit, son sourire s'est élargi quand elle a compris qu'elle allait vraiment récupérer la totalité de ce que contenait la maison. J'ai donc pris l'épluche-légumes que je connaissais bien et j'ai quitté aussitôt la maison, laissant les vautours à leur sale besogne.

Un an plus tard, j'ai dû partir à l'armée. Il n'y a rien de plus triste quand on a tout juste vingt ans que de quitter l'atelier, ses copains et la petite chambre à soi que l'on s'est payée grâce à son travail. D'autant plus triste que les hasards des affectations militaires m'envoyèrent à plusieurs centaines de kilomètres de chez moi. Je me retrouvai égaré dans une débauche de joie féroce, de méchanceté gratuite, de fausse camaraderie et de rituels stupides. J'étais incapable de simuler, incapable de passer

outré à l'accablement qui s'était insinué dans mes os et dans mes muscles. J'étais incapable de partager les rires gras et les blagues salaces. Incapable de communier avec mes compagnons d'infortune dans leurs cultes païens à la gloire du muscle, de la sueur et de la vantardise virile. Bien entendu, je fus immédiatement victime de ce que mon attitude avait provoquée : moqueries, railleries, mise au ban de leurs activités et mise à l'écart de toute possibilité de relations sinon amicales, du moins cordiales et *a minima* respectueuses. Cette situation avec mes condisciples se répercuta bien évidemment sur le regard que les chefaillons aux maigres galons portaient sur moi. Si bien que les corvées succédèrent aux brimades et les mauvais traitements aux bizutages ainsi qu'aux persécutions franches et directes.

Parmi les brimades moins cruelles j'étais asservi à l'éternelle corvée de chiottes, au balayage de la cour jusqu'à la nausée, à la corvée de vaisselle et, ce qui semblait le pire et le plus dégradant à leurs yeux, à la corvée de patates. Je dois avouer que je bénissais leur total manque d'imagination, parce que pour moi, laver la vaisselle ou éplucher des patates n'a jamais été ni une punition ni une activité infamante. S'ils pensaient que ces besognes, en ce qu'elles avaient l'image de tâches typiquement féminines, devaient être dégradantes pour un jeune homme de vingt ans, ils faisaient lourdement fausse route ! J'avais tout de même appris à mes dépens qu'il fallait éviter toute forfanterie, aussi je ne leur donnai aucun signe de ma relative satisfaction à être assigné à cette besogne qu'ils méprisaient et dont personne ne voulait.

Pour la pluche des patates, j'avais très vite écarté l'économe douloureusement règlementaire et j'utilisais bien évidemment l'épluche-légumes de Mémé que j'avais conservé dans mon maigre paquetage comme un objet fétiche. Cet épluche-légumes me reliait à mon enfance et le tenir dans ma main était presque comme d'avoir celle de Mémé dans la mienne. Pas une seule fois, je le jurerais presque si ce n'était pas légèrement ridicule, je n'eus un sentiment d'échec, de lassitude ou d'exaspération en pelant ces satanés légumes. Je peux même dire que je m'émerveillai à chaque fois de l'ingéniosité de cet instrument, de la qualité de sa lame ultra coupante au-delà de ses années d'activité et de la beauté souple et fluide du geste qu'il permettait de déployer. En un mot, j'étais malheureux d'être soldat malgré moi mais j'avais plaisir à être celui qui avait été assigné à la plus agréable des corvées !

Jusqu'au jour où je reçus l'aide imprévue de deux trouffions, punis doublement de devoir s'acquitter de cette corvée de patates et sans doute aussi de devoir le faire en ma compagnie. Ils reçurent l'un et l'autre l'économe règlementaire. Bien vite je les entendis râler, pester et jurer contre cet outil avec lequel ils n'arrivaient à rien. Durant ce temps, les patates valsaient sous mes doigts et j'en pelais cent tandis qu'à eux deux, ils en massacraient huit !

- Mais pourquoi que t'as pas un machin comme nous ?
- C'est celui de ma grand-mère ! répondis-je innocemment.
- Oui, mais pourquoi que nous on n'a pas un truc comme toi ?
- Je ne sais pas. Demande au caporal-chef ou bien à ta propre grand-mère ! répondis-je cette fois-ci un peu ironiquement.

Et je n'aurais pas dû. En moins de deux secondes, les deux énerguèmes m'avaient ceinturé. L'un me maintenait les bras tordus derrière le dos, tandis que l'autre s'emparait de mon épluche-légumes. C'est stupide si l'on y songe, mais j'étais littéralement fou de rage. J'aurais dû m'arrêter là, c'est évident. J'aurais dû calmer le jeu, discuter, prendre les choses à la blague... Mais je ne sais pourquoi et je le répète, en un quart de seconde j'ai été envahi à la fois d'une détresse totale et d'une envie immédiate d'écrabouiller sous ma botte ces deux cafards. Personne ne peut ni expliquer ni justifier que l'on puisse avoir une aussi furieuse envie de tuer un homme pour un épluche-légumes. Au lieu d'attendre patiemment qu'ils cessent de me tourmenter, je fonçai comme un bélier sur celui qui tenait l'épluche-légumes de ma grand-mère. Je voulais le lui arracher des mains. Le récupérer à tout prix.

Mais lui, malin, le lança à son copain placé quelques mètres plus loin. Je me ruai sur le second imbécile. Il fit de même, renvoya l'objet à son pote. Et je me retrouvai comme un idiot dans un jeu de passe à dix dans lequel on ne peut jamais gagner pour peu que les adversaires aient un peu d'habileté. Et ces deux crétins riaient, se moquaient de moi, de ma rage folle et aveugle: "Y veut le pluche-légumes à sa Mémé, le p'tit gars! Pauv' t'it gars!" et plus le jeu se durcissait et plus ils riaient, plus ils se moquaient:

- Pauv' ti gaga... Mais on va pas t'le rend' ton pluche machin, pauv' nouille! L'est à nous maintenant. Tu peux toujours courir, abruti!

Alors j'ai couru. Ça oui. En passant près de la paillasse sur laquelle s'égouttait une partie de la vaisselle, je me suis saisi d'un couteau. Un large et grand couteau à découper la viande. Et une fois de plus, j'ai foncé sur le crétin qui brandissait mon épluche-légumes. Il a fait comme les fois précédentes: il l'a relancé en direction de son copain. Je n'ai pas pu l'attraper mais lui, il n'a pas pu éviter le couteau qui s'est enfoncé jusqu'à la garde dans son bide mou de bidasse idiot! J'ai poussé un hurlement sauvage, un vrai cri de victoire. Le type s'est effondré et j'ai foncé sur le deuxième imbécile. Il a eu plus de chance. Il a couru vers la porte, l'a franchie à toute allure, a traversé la cour en cavalant et je l'ai vu disparaître derrière l'angle de mur du bâtiment des sous-officiers.

Alors je suis revenu à l'intérieur de la cuisine. Douché. Refroidi. Conscient que quelque chose de grave venait de se produire. Je me suis agenouillé près du type qui gémissait affreusement et produisait des chapelets de bulles qui s'échappaient en glougloutant de ses lèvres. À l'évidence, il n'était pas mort mais il était sérieusement mal en point. J'ai tenté de bloquer l'hémorragie en pressant sur son abdomen les torchons qui me sont tombés sous la main. Je n'y connais rien en médecine et quand bien même j'aurais su m'y prendre je n'aurais pas pu faire grand-chose d'utile car dans la seconde j'ai été tiré brutalement en arrière par quatre gaillards abondamment galonnés qui s'étaient précipités sur les lieux.

La suite a été très confuse pour moi. Je ne me souviens pas du tout de ce qu'ils m'ont demandé ni de ce que j'ai répondu. N'émergeait de ce brouillard que quelques mots inlassablement répétés comme "assassin, procès, salopard, mort..." et le nom de ma victime: Franck Téraïl. Au total, ils m'ont gardé quatre jours à la caserne. Les interrogatoires succédaient aux interrogatoires. Je n'ai pas dormi de tout ce temps. Je n'ai pas mangé non plus, tout au plus j'ai avalé pas mal de café. Je n'ai répondu à aucune question tant qu'ils ne répondaient pas eux-mêmes à celle, lancinante, que je ne cessais pas de leur poser: "Comment va-t-il?" Mais ils ne m'ont donné aucune sorte d'information à ce moment-là, me laissant avec la certitude que j'avais tué un homme. Puis à l'issue du quatrième jour j'ai vu arriver la brigade de police judiciaire. Les militaires avaient passé la main, ce qui me renforçait dans cette conviction effrayante que j'avais bel et bien tué sans aucune raison acceptable un type dont le seul tort avait été de me subtiliser l'épluche-légumes de ma grand-mère.

J'ai été condamné à dix années de prison, dont cinq avec sursis. Je suis sorti de manière effective au bout de trois ans. On ne peut pas dire que la justice se soit comportée de manière trop féroce avec moi! Par chance, le type n'est pas mort de la blessure que je lui ai infligée. Lors de mon procès il a même facilement reconnu qu'il m'avait poussé à bout et qu'avec son copain ils m'avaient insulté, prenant presque sur lui la responsabilité de ce qu'il nommait "un accident". Et puis d'autres bidasses de la compagnie ont témoigné en ma faveur, en récusant l'idée que je puisse être un homme colérique, agressif ou violent. Mon avocat a fait de son mieux avec une plaidoirie que pour ma part j'avais trouvée affligeante, où il parlait me concernant de traumatisme de l'enfance, d'immaturation affective, de fétichisme et d'attachement excessif à un objet transactionnel... Apparemment, et en dépit du caractère bizarre de sa plaidoirie, il a été entendu par les jurés qui n'ont pas trop chargé la barque.

Trois ans, ce n'est rien. C'est ce que j'ai toujours pensé. Il n'empêche que c'est long. Très long. C'est trois ans d'ennui, de vide, de silence, d'isolement où l'on ne peut rien faire d'autre que de remâcher ses regrets et ses remords.

Lors de ma sortie, on m'a rendu le carton qui contenait mes affaires personnelles. Je reçus un coup à l'estomac quand, au milieu de ces affaires, j'ai vu que se trouvait mon épluche-légumes. L'épluche-légumes de Mémé. L'objet du malheur qui s'était abattu sur moi. J'ai appris peu après que Franck Téral l'avait rapporté lui-même à la prison, peu de temps après mon incarcération. L'administration par contre ne me l'avait pas remis, à raison des lames d'acier qui constituent ce genre d'objet et l'avait simplement ajouté à ceux qui m'avaient été enlevés à mon arrivée dans la prison.

J'avais attendu trois ans pour pouvoir chialer, loin des matons et des regards des personnels pénitentiaires. J'attendais d'être dehors pour pouvoir le faire. Eh bien cette promesse n'a pas été tenue! Je me suis effondré en larmes devant ce pauvre épluche-légumes et je chialais encore comme un gosse quand le dernier gardien m'a posé une main sur l'épaule et m'a poussé gentiment sur le trottoir à l'extérieur de la prison.



JEANNE ET SON CAROSSE



En 1912, Jeanne Mouton, au bal de la Saint-Jean, accorde plusieurs danses à Célestin Fort, opticien en déplacement professionnel dans le canton de Songeons. Baisers partagés, serments échangés, cœurs chamboulés. Cet homme de la ville fait chavirer Jeanne. Avant que son ventre ne devienne trop proéminent, on célèbre leurs épousailles. Jeanne quitte sa famille et suit son mari à Paris. En février 1913, Hortense et Florimond poussent leurs premiers cris. En août 1914, Célestin est appelé sous les drapeaux : la guerre est déclarée et il doit remplir son devoir patriote. Bien à regret, il quitte ses jumeaux et sa douce Jeanne, enceinte. La fleur au fusil, il part confiant, espérant être de retour pour la naissance de son bébé prévue fin novembre. Mais le 12 octobre, un éclat d'obus lui est fatal : la petite Constance ne connaîtra jamais son père. Jeanne, dévastée, quitte Paris avec sa peine et ses petits. Elle rejoint Songeons et sa famille.

Chez les Mouton, on ne roule pas sur l'or... Alors des bouches supplémentaires à nourrir ! Jeanne est robuste et courageuse. Elle se remet vite de ses couches. Malgré son chagrin, elle n'a guère le temps de s'apitoyer sur son sort. Elle loue ses bras pour laver le linge des autres. Chaque jour, on peut la voir déambuler dans les rues avec sa brouette chargée de panières pleines, de brosses, de battoir, et de son carrosse, sa boîte à genoux. Elle se rend au lavoir. Il faut être matinale pour être sûre d'avoir une bonne place. Il y a tant de mauvaises langues... elle préfère éviter de se retrouver à côté de certaines vipères ! Au début, on l'a toisée de haut. On l'a un peu méprisée. Pensez donc, en épousant Célestin, elle est devenue une dame de la ville. D'ailleurs, à Paris, elle ne faisait plus sa lessive elle-même : c'est Rose, sa femme de charge, qui s'en chargeait. En ville, les lavoirs sont payants et il faut réserver son emplacement. Ils sont régents par une maîtresse femme qui fait tourner sa boutique en vendant les produits nécessaires tels que savon, bleu, javel et en s'interposant en cas de querelles entre les lavandières.

À la campagne, c'est différent. Chacune a ses jours : on y croise toujours les mêmes de famille les mardis ou les vendredis et il y a les autres, comme elle, qui en ont fait leur métier et qui viennent tout au long de la semaine. Jeanne, quand elle le peut, s'installe toujours au même endroit : au milieu de la travée, à égale distance du poêle et de la porte. Arrivée la première, elle décharge sa brouette. Elle installe sa boîte à genoux près du rebord du bassin. Elle s'agenouille et commence à frotter et à battre sans relâche les draps rêches de la ferme Marchand ou les nappes et serviettes damassées de la pharmacienne ou les dessous en batiste brodée des filles du notaire. Elle aime la diversité des étoffes et s'extasie souvent sur la finesse d'une chemise ou d'un jupon ouvragés. Mais point trop de rêveries : elle veut s'avancer sur son ouvrage avant l'arrivée des autres. Sa boîte à genoux n'est pas encore patinée : normal, c'est son cousin menuisier qui l'a confectionnée à ses débuts dans la profession. Ce casier, ouvert sur un côté, accueille du foin ou de la paille pour le confort des genoux : ça protège du froid et de l'humidité. Une encoche permet de le porter facilement. Laver au lavoir cinq jours sur sept est très éprouvant pour l'organisme, surtout les bras, les lombaires, les jambes.

Par tous les temps, Jeanne se rend au travail. Il y a heureusement de bons moments où des rires fusent, des amitiés naissent, de l'entraide pour supporter les malheurs.

Jeanne frotte le linge des plus aisés pendant la durée du conflit mondial. L'armistice signé a ravivé ses plaies. Elle peine à se réjouir de la fin de la guerre. Célestin ne reviendra pas. Elle ne l'oublie pas, c'est le père de ses enfants. Mais c'est une femme de vingt-sept ans, jeune et fraîche. Elle ne reste pas insensible à la cour de Charles Marchand, fermier, qui s'est sorti de la boucherie avec un œil en moins et une jambe estropiée. Il lui offre la sécurité et le bien-être et accepte sans sourciller ses enfants. Jeanne convole en justes noces en mars 1920. À partir de ce moment, elle ne fréquente le lavoir qu'une fois par semaine, le lundi, pour ses propres besoins.

Avec le progrès, les machines à laver font leur apparition même si on est encore loin de l'électroménager programmable. Mais si la tâche est moins dure pour les femmes - elles y gagnent en fatigue épargnée - elles y perdent en convivialité partagée : ce lieu collectif essentiellement féminin permettait la libre circulation de la parole sans le contrôle masculin.

Les brosses, battoirs et boîtes à genoux sont remisés dans les greniers quand ils n'ont pas été brûlés.

En 2019, j'ai participé à une aventure collective - nous étions une dizaine - à jouer une pièce intitulée "Le lavoir". Nous nous sommes produits une douzaine de fois dans différents villages isariens avec lavoir ou pas. J'ai découvert à cette occasion la boîte à genoux, aussi appelée carrosse.

Même si on est au fil de l'eau, on voyage assez peu avec cet équipage!

